

**Les SIRENES
et les MUSES**

LABARTINE

**Les SIRENES
et les MUSES**

Tome 1

LABARTINE

Roman

Serge Massart

Photo couverture : ©Rayints/123RF.COM
Photo quatrième de couverture : ©jvdwolf/123RF.COM

© **Copyright** 2021 S. Massart
Toute reproduction interdite sans autorisation de l'auteur

ISBN 978-2-9556125-6-9



9 782955 612569

**« La plupart des gens, séduits par les apparences,
se laissent prendre aux appâts trompeurs
d'une basse et servile complaisance
et confondent, comme disait Pythagore,
le chant des Sirènes avec celui des Muses »**

Montesquieu

.. I ..

Frédéric termina son café, passa la tasse sous un filet d'eau, enfila son blouson et embrassa furtivement Janine sur la joue. Elle répondit par un court grognement à moitié lucide qui l'obligea à prendre sur lui pour ne pas rester sur place, à la regarder se réveiller. Il saisit son vieux sac de sport bourré de sous-vêtements et l'ouvrit, difficilement, pour y glisser quelques-unes des nombreuses barres « Mars » qu'elle avait achetées pour lui la veille. *Ne les oublie pas, tête de linotte, tout le monde sait qu'on mange mal là où tu vas.* Il sourit. Il s'esquiva sans claquer la porte, choisit l'escalier pour descendre d'un étage et traversa le hall d'entrée minuscule en trois pas. Après avoir pris une grande inspiration en sortant de l'immeuble, il balança son chargement par-dessus l'épaule en le retenant par une seule anse, au risque de la casser, comme il avait l'habitude de le faire au lycée quand il partait pour suivre les cours de gym.

Il s'éloigna à grandes enjambées, mais sans se presser, quittant aussitôt la rue de Fleurance pour s'engager sur le boulevard Monplaisir et se diriger vers le Port Saint-Sauveur. L'air était vif et les péniches se paraient d'un peu de brume, mais la température lui importait peu, il appréciait par avance la courte marche qui l'attendait. En bon fils de paysan, il aimait sentir les éléments naturels. Il choisit de ne pas prendre la passerelle prolongeant l'Allée des soupirs et de rester du même côté du canal ; il n'avait encore jamais parcouru ce trajet et était d'avance intrigué par les boutiques, bistrots ou artisans qu'il ne manquerait pas de découvrir tout en avançant, en contrebas du niveau des berges. Des trouvailles étonnantes se nichaient partout à Toulouse, et cela ne laissait pas de le surprendre. Il dépassa la caserne des pompiers, déjà en effervescence (par réaction réflexe, il vérifia qu'il était

bien à peine plus de sept heures), puis la capitainerie et ne tarda pas à apercevoir fugitivement la Halle aux Grains en s'approchant du Port Saint-Étienne. Lorsque le boulevard Paul Riquet croisa la rue G. Péri, il reconnut, en contrebas du pont Constantine, la minuscule brasserie où Janine et lui avaient diné le jour de leur emménagement rue de Fleurance, deux semaines plus tôt. Il faisait un temps printanier en ce milieu de janvier, J. Charles avait emprunté un J7 pour quelques heures (retour impératif à Auch pour midi !) et avait dû les abandonner, avec tout ce qu'ils possédaient, sur le trottoir. La suite de la journée se résumait à une interminable tentative, entrecoupée de rigolades, pour essayer d'occuper au mieux tout l'espace de ce deux-pièces exigu, et le soir, après une longue errance dans la ville, ils avaient déniché ce bistrot au nom prédestiné : « Les arrivants ». Ils y avaient diné frugalement d'œufs sur le plat, pain, fromage et bière.

Quand il parvint à la hauteur des Allées Jean-Jaurès, Frédéric constata sans surprise qu'il n'était encore que 7 h 35. Après avoir boudé le pont Riquet et rejoint le boulevard de Bonrepos, comme il désirait retarder autant que possible son arrivée à sa destination, il s'assit, auprès de l'eau verte, sur un vieux banc en bois, couvert de cœurs gravés dans lesquels s'entrelaçaient des paires d'initiales. La circulation automobile des deux côtés du canal s'intensifiait rapidement, mais il ne s'intéressait qu'aux allées et venues sur les trottoirs et il se prit à envier ces piétons qui portaient tranquillement au travail ou à la fac et ces couples qui traînaient une valise en se tenant par la taille. Il ne craignait pas l'année à venir, naturellement, mais il considérait, comme la plupart des jeunes gens de son âge, que ce serait une année inutile, sans profit, une année perdue. *Pas de paie, pas de mariage* avait répété cent fois Georgette, lunettes dorées et rouge à lèvres carmin vif, à la face de Frédéric. Elle savait que son souhait très profond était d'épouser sa fille, mais elle s'était prononcée contre cette union et elle se saisissait de tout ce qui pourrait l'entraver. La retarder, c'était déjà la rendre un peu moins facile, pensait-elle. Il allait donc devoir attendre. Un an au moins.

Quand 8 h approcha, il ne lui fallut qu'une minute pour rejoindre la gare Matabiau. L'autocar SAVIEM bleu qui était garé perpendiculairement au bâtiment, face à la sortie des voyageurs, attira tout de suite son attention. Sur le pare-brise un papier indiquait « B.A. 401 ». Lorsqu'il

s'avança sans rien dire, les deux soldats qui discutaient en fumant une cigarette devant la porte grande ouverte s'écartèrent, mais sans s'intéresser à lui le moins du monde. Il n'y avait pas plus de vingt jeunes hommes assis à l'intérieur. Tous le dévisagèrent quand il monta et la plupart répondirent automatiquement à son *Salut !* banal. Il choisit un siège vers le milieu, près d'une fenêtre. Moins de cinq minutes plus tard, le plus grand des militaires ferma la porte et, sans un mot, mit le moteur en marche et démarra.

Personne ne parlait, chacun renfermé sur lui-même et indifférent aux autres. Quelques-uns parcouraient « La Dépêche », d'autres lisaient un roman, beaucoup étaient perdus dans leurs pensées.

On n'y est pas, on est encore des civils et on veut tous profiter du peu temps sans obligation qui nous reste. Normal. Jusqu'au bout. Il sera toujours assez tôt pour obéir aux ordres et s'intéresser à la cohabitation inévitable.

Il posa son front contre la vitre, comme quand il était enfant et prenait le bus pour aller au marché d'Auch avec sa grand-mère, à l'aise dans cette solitude passagère. Il avait de bonnes sensations, réussissant jusqu'à présent à repousser la nostalgie qui tentait de s'emparer de lui. Il vivait en ce moment le franchissement d'une étape et pour se sentir bien il avait besoin de quitter la période qui s'achevait avec le sentiment que tout était en ordre dans sa vie, comme on doit être persuadé que tout a été mis en sécurité dans la maison qu'on abandonne pour entreprendre placidement un long voyage.

J'ai obtenu mon BTS. Bon, au rattrapage, d'accord, mais je l'ai eu. Et il n'y a pas de raison pour que je ne trouve pas du boulot, des électriciens il en faut, comme dit papa. Janine est amoureuse de moi, c'est sûr, et c'est elle que je veux. On se mariera. On habite ensemble d'ailleurs, et je vais rester à Labartine, on pourra se voir souvent, peut-être tous les jours. On mènera presque la vie d'un couple normal. Juste un an à patienter, tout va bien.

Il se répétait ce crédo à lui-même à intervalle régulier, entre deux réflexions ou après un envol de son imagination ; cela lui réchauffait le cœur et renforçait sa sérénité. Il brodait parfois. *On s'autorisera un restau tous les samedis. Et on pourra emprunter une bagnole pour s'échapper à la campagne ou en boîte. À la montagne, pourquoi pas ?*

Ou il s'alarmait un instant. *Forcément, ses copains en profiteront pour la draguer et je ne serai pas là...* Mais il revenait vite à la version de base, aux fondamentaux, au point central où, il en était certain, se trouvait sa vie.

La circulation paraissait assez fluide, mais il faudrait une bonne demi-heure avant d'arriver à Labartine. Lorsqu'on passa le Grand Rond et les Allées Jules Guesde, une petite pointe le piqua au cœur de savoir Janine si proche. On devinait désormais que le soleil ne tarderait pas à se lever et que la journée serait fraîche, mais lumineuse. Le ronronnement habituel des faubourgs de Toulouse s'installait progressivement. On s'apostrophait devant les bars-tabacs, une tasse de café à la main, en échangeant des paris sur le prochain match du Stade toulousain, on se chamaillait pour les places de stationnement, on invitait à grand renfort de klaxons les livreurs à libérer la route étroite tout en profitant du temps mort pour acheter le journal. Amoureux de cette atmosphère, Frédéric s'appliquait à s'en échapper pour éviter les regrets et s'efforçait plutôt de savourer par avance sa chance d'être assuré de rester à Labartine après ses classes. Sur l'insistance de sa fille, et malgré la désapprobation affichée de sa femme, André Alary avait fait jouer sa relation ancienne avec son député, élu depuis près de 30 ans, et qui n'en était pas à son coup d'essai en matière de « piston ». On disait que 80 % des appelés qui passaient l'année à la B.A. 401 étaient « recommandés », Frédéric se demandait comment c'était possible, mais voulait y croire. Il préférerait rester anonyme et se sentir comme tout le monde, spécialement dans le favoritisme. Le ronronnement du moteur, le balancement de son siège et la pointe de lumière qui l'obligeait à fermer les yeux de plus en plus souvent avaient tendance à augmenter son bien-être et à diminuer sa vigilance, l'incitant à rêvasser, et il n'aimait pas ça. Il savait que s'il se laissait aller il risquait de se sentir en situation d'infériorité au moment où il faudrait faire face, brusquement, à son nouvel environnement ; il décida de penser à Georgette, cela le maintiendrait en tension. Il ne la supportait pas et s'était promis de le lui dire en face, un jour.

Chacun comprit qu'on approchait lorsque les maisons se firent plus rares et que le bus prit un peu de vitesse. La route s'étirait, rectiligne, depuis un petit moment quand bientôt on longea un barbelé qui

marquait la limite d'un terrain plat engazonné et des manches à air, gonflées, disposées à intervalles réguliers, attestaient que le vent balayait cet endroit.

Tous les indices d'une base aérienne, manque que les avions. Tu m'étonnes. Ça me rappelle Blagnac pendant le voyage de promo. Comment ça se fait que ça souffle tout le temps sur les pistes d'atterrissage ?

L'accès apparut brusquement sur la droite, face à un parking « visiteurs » presque plein, situé de l'autre côté de la rue. Une double barrière (une pour l'entrée et une pour la sortie) barrait le passage. Sur la gauche, au milieu d'un coin pelouse soigneusement entretenu et manifestement fleuri à la belle saison, un panneau épais, blanc, dont on devinait aux espèces de projecteurs dirigés vers lui qu'il devait être éclairé la nuit, était fixé sur de courts supports enfoncés dans le sol. On pouvait lire « Base aérienne 401 Toulouse Labartine » et en dessous, en caractères différents « Omer Demeuldre ». Une pancarte plus petite, posée en biais tout à côté, représentait un écusson, mais Frédéric n'eut pas le temps d'en identifier la nature. Sur la droite un poste de garde entièrement vitré abritait trois personnes et devant un des poteaux en béton un homme armé, cheveux rasés et tenue de combat verte, se dressait, immobile. *C'est un para, il y en a sur la base* dit un grand brun aux larges épaules, d'une voix étonnamment douce. Un autre militaire, portant les vêtements bleus de l'armée de l'air, sortit lorsque les arrivants s'arrêtèrent. Il fit un signe de la main au chauffeur et leva la barrière. L'autobus entra.

Maintenant, on y est.

Une belle avenue s'ouvrait devant eux et le conducteur l'emprunta. À main gauche s'étalait un stade, foot et rugby, et à son extrémité s'élevait une chapelle. Puis il fallait franchir une longue portion de route, très animée à cette heure, dont les flancs étaient occupés par des bâtiments bas, certains en dur, d'autres en préfabriqué, avant de se trouver, en virant sur la gauche, face à un grand rectangle en terre battue, encadré sur trois côtés par des casernements à deux étages en face desquels courait un étroit trottoir en pierre dont la bordure était peinte en blanc. Un mât d'une dizaine de mètres, au sommet duquel flottait un drapeau français, se dressait au milieu de l'espace par lequel on arrivait,

légèrement à l'intérieur, près d'un monument aux morts massif taillé dans une roche grise. Le véhicule s'immobilisa au centre de la place, et tout le monde descendit. Pas un mot n'avait encore été prononcé.

Trois hommes sortirent du bâtiment le plus proche. Après avoir plaisanté avec le chauffeur, l'un d'entre eux s'adressa au groupe, d'une voix forte.

« Salut la bleusaille. C'est pas trop tôt ! Tous les autres sont déjà là depuis une demi-heure, vous allez être à la bourre, j'espère que vous arriverez à temps pour grailer ce midi. Bon, vous faites partie de la 75/02, 02 c'est pour février. Ne l'oubliez pas. Et ne rigole pas toi, y en a la moitié qui ne savent pas de quelle classe y sont en se pointant. Ici on va vous en mettre plein la tête, enfin s'il y a encore de la place. Mais moi je vais vous apprendre tout de suite les trois trucs les plus importants pour vous dans les jours qui viennent, avant que le serpatte y vous prenne en main. D'abord, le bâtiment que vous voyez là (index pointant la masse la plus claire des trois, sur le petit côté) c'est l'ordinaire, le mess qu'ils appellent ça. La cantine quoi. Je vous déconseille l'eau, c'est du bromure dilué. Dans le temps on trouvait du pinard, mais cherchez pas, c'est fini tout ça. Derrière, c'est le foyer. Capital le foyer pendant les classes (un temps). Ensuite y vous faut reconnaître tout de suite les gradés qui sont des appelés, ceux qui sont comme vous et moi quoi, et pas les confondre avec les engagés, hein, moi je dis ça c'est dans votre intérêt, hein. C'est facile. Quand vous voyez ça (index vers le fourreau d'épaule de son voisin) c'est un caporal, ça (doigt vers sa propre tenue) c'est un caporal-chef. Et ici y'a que des appelés qui sont cabo ou cabo chef. A Labartine, les engagés y sont tous au moins serpatte et...

— Ouais, mais y'a aussi les PDL, l'interrompt son acolyte le caporal.

— C'est des branleurs. Bon et pour finir, c'est pas le meilleur. (il attendit de voir l'effet de sa phrase.) Le juteux chef qui va s'occuper de vous, c'est une peau de vache, alors faites gaffe. Et vous les cheveux longs, vous avez intérêt à ce qu'il ne vous repère pas avant que vous passiez chez le coupe-tifs, sinon y va vous avoir dans le nez, moi je vous le dis. Allez ouste, dégagez.

Et d'un ton emphatique : Suivez le caporal Lalumière ! »

Le groupe s'ébroua lentement.

« Pourquoi tu leur dis des conneries, Lagarde ? reprit l'autre à mi-voix. Tu sais bien qu'ils ne verront le juteux chef que ce soir. Et Defrenne, tu ne le connais même pas !

— Ta gueule, Lépine. »

Et tandis que Frédéric se demandait où ils allaient, il entendit, derrière lui, le grand brun dire à son voisin :

« PDL, ça signifie "Pendant la durée légale", c'est pour distinguer les appelés des ADL, "Au-delà de la durée légale", c'est-à-dire les engagés. Il y a des sergents PDL et des sergents ADL. Et les gradés veulent savoir à qui ils ont affaire, alors les fourreaux d'épaule sont différents.

— T'as l'air d'être à la coule, assura l'autre après avoir réfléchi à ce qu'il venait d'apprendre. T'as l'intention de rempiler après ?

— Non, je me suis juste renseigné la semaine dernière.

— Tu fais quoi dans le civil ?

— Je prépare un doctorat de droit, mais ils ne m'ont pas laissé le temps de finir.

— Macarel ! Mais t'as quel âge ? Tu t'appelles comment ?

— J'ai 28 ans. Mon nom, c'est Roques. »

Bon à savoir. Il a l'air d'avoir des connaissances, ce gars-là. Faudra veiller à l'avoir pas trop loin, ça peut servir.

Ils allaient « s'alléger la tête » leur dit Lalumière. On leur affecta un caporal-chef qui « pétait son score » (100) à toutes ses victimes en virevoltant sous la surveillance du jeune sergent ADL placide qui les attendait là et semblait devoir les piloter pour toutes les formalités. La tondeuse ne faisait pas de quartier, mais comme plusieurs purent s'en rendre compte on prenait beaucoup de risques à en faire reproche au coiffeur de circonstance.

« Pourquoi est-ce que ton copain n'est pas encore de retour ? demanda le sergent en indiquant le deuxième fauteuil, vide. Je l'ai autorisé à aller boire un café à la cantine, pas à cueillir des pâquerettes en flânant. T'en as pour des heures s'il ne revient pas.

— Il est libérable, sergent, faut le comprendre.

— C'est un ramier, plutôt, ouais. Et toi, tu vas bientôt me dire que t'as besoin d'une pause parce que t'as mal à la main à force de manipuler ton outillage, hein ? Mais n'y compte pas s'il n'est pas là. Et tu ferais mieux de balayer, je n'arrête pas de bouffer des cheveux. »

Il se leva pendant que l'autre s'égosillait d'indignation en rappelant que ce n'était pas sa faute si sa tondeuse électrique était en panne. Le sergent entreprit d'examiner tous ceux qui faisaient la queue dans le couloir, où les langues commençaient à se délier. Il marcha jusqu'au bout d'un air concentré, et en revenant vers la tête de la file il tira Frédéric, puis trois autres jeunes, par la manche.

« Bon, vous ça ira comme ça. Pas la peine de raccourcir encore. »

Et il reparti s'asseoir en maronnant.

J'ai bien fait de passer chez le coupe tifs hier, ça m'évite de me faire massacrer aujourd'hui.

Le reste de la journée ne manqua pas d'allées et venues. On divisa plusieurs fois le groupe en sous-groupes, avant de le reconstituer et de recommencer, récupérant de temps à autre, au passage, un ou deux nouveaux entrants qui n'étaient pas arrivés avec le bus de la gare. « Faut optimiser », assurait leur ange gardien, mais le temps de trouver un caporal disponible pour emmener ailleurs l'escouade de circonstance, l'objet de « l'optimisation » n'avait souvent déjà plus grand sens, et son évaluation ne prenait pas en compte les fréquents arrêts des accompagnateurs improvisés. En vérité, tous les lieux où ils devaient passer étaient pleins quand ils s'y présentaient, et leur guide ne semblait pas disposer de la moindre influence dans les endroits visités. Lorsqu'il se dirigeait, d'un air décidé, après avoir immobilisé sa petite troupe, vers un des gradés de la place pour essayer d'obtenir une faveur, éventuellement limitée, il recevait invariablement la même réponse : « Les incorpos, c'est à la queue, comme tout le monde ». Cela ne paraissait pas le décourager, mais après les deux premières tentatives, au moment où il le voyait faire demi-tour, le groupe entonnait avec un bel ensemble « À la queue ! » sans que le sergent ait besoin de dire quoi que ce soit.

Il fallut tout de même s'interrompre pour manger. Ils découvrirent leur cantine après avoir été réintégrés sous la responsabilité de Lagarde, qui ne cessa de pester contre lui-même pour avoir réapparu au mauvais moment, mais arracha au retour du sergent une promesse d'invitation au mess des sous-offs « pour service rendu ».

Frédéric n'avait adressé la parole à personne. Il se dit que comme toujours et partout, quelques grandes gueules ou m'as-tu-vu

occuperaient le devant de la scène. C'étaient les plus jeunes dans cette population-là, lui semblait-il. Lui demeurait discret par nature, et ne cherchait pas à tromper son entourage. Il s'amusa sans honte des quelques plaisanteries bon enfant et rit de bon cœur aux histoires drôles, même un peu gamines. Mais il préférerait garder ses pensées pour lui. Il observait ce petit monde, philosophe sans le savoir, et se disait que ce soir, il lui resterait un jour de moins.

Mentalité de taulard, mon gars. Non, sagesse paysanne, mec.

Ils reprirent leurs errances dans l'après-midi. Passage au bureau d'enregistrement, longue visite à l'infirmerie (l'information la plus importante à retenir concernait le calendrier à venir des vaccinations), et découverte de la salle de sport entre les deux. Retour à l'enregistrement (oubli de faire mettre un cachet ?) par un autre chemin et petite interruption pour regarder des Nord Atlas atterrir, sur demande de quelques-uns. Détour pour indiquer les endroits où se trouvent le stand de tir et l'armurerie (après requête des mêmes), nouveau détour à l'infirmerie pour récupérer ceux qui n'avaient pas eu besoin de redoubler l'enregistrement. Et puis, enfin, arrivée chez le fourrier, l'étape finale.

C'est le fourbi qui fait le soldat, dirait papa. Et aussi qu'il n'y a que les unités bien équipées qui gagnent les guerres. Heureusement que j'ai pas l'intention d'en gagner une.

Le serpatte leur annonça qu'on leur ferait une fleur. Il leur assura qu'ils pourraient retirer dès le lendemain la dotation mensuelle des « Gauloises troupe ». Plein de paquets bleus sentant le tabac frais. Ça ne lui coûtait rien de promettre.

Sorti de la salle de bain avec une serviette autour des hanches, Noël changea le disque sur la platine encore allumée de la veille au soir, déplaça le bras de lecture et déclencha délicatement la chute amortie du saphir. Puis il frappa vivement les fesses nues de la fille allongée dans le lit, elle hurla au moment où les Beach Boys entamaient « I get around ».

« Allez, millo-dioùs ! Lève ton cul Martine ! Je t'ai prévenue que je n'aurais pas le temps de m'en occuper ce matin. Aujourd'hui, c'est pas le jour. Je m'en vais là où je vais devenir un homme, tu sais bien. Alors, fais un effort. Tu ne le regretteras pas quand je reviendrai, pas vrai ? »

Il parlait fort et éclata d'un rire tonitruant qui parut un peu incongru à cette heure dans la très grande chambre-salle à manger-salon qui était plongée dans une quasi-obscurité et le resterait, faute d'éclairage suffisant. Noël affirmait que le meilleur moyen d'emballer les filles à la maison, c'était le mélange alcool, pénombre et Pink Floyd.

« Et crois-en mon expérience, Jojo. Si tu laisses assez de watts pour faire le plein jour, tu peux être sûr que la gonzesse se précipitera dessus, alors organise la pénurie, l'air de rien. Ambiance boîte de nuit obligatoire, y'a que ça de vrai pour le baiseur. »

Georges Bessou pensait que le super appart et le physique apprécié par les nanas de son pote étaient certainement plus importants qu'une lumière trois fois tamisée, mais il gardait ça pour lui. Noël pouvait se montrer généreux, mais il détestait néanmoins qu'on fasse référence à son aisance ou à sa physionomie et il faisait preuve de très peu de patience sur le sujet. Jojo savait que c'est parce qu'il devait l'une et l'autre à son père. Noël ne supportait pas son paternel.

Il monta le son et entreprit de s'habiller, sans se préoccuper des vêtements restés par terre un peu partout. Puis il tira un fourre-tout en toile bleue épaisse, ornée d'une ancre blanche, du fond de l'unique placard de la pièce et il le remplit avec ce qui lui tombait sous la main : tee-shirts, jean, pull, linge de corps. Une fois cette tâche terminée, il glissa son portefeuille dans le blouson d'aviateur en cuir qui pendait au dossier de la seule chaise placée près de la petite table ovale, couverte de marbre, qui avait été poussée dans un coin. Puis il jeta sac et veste devant la porte de l'entrée avant de rejoindre sa compagne de la nuit dans la cuisine. Il la pelota doucement en l'embrassant dans le cou pendant qu'elle versait le café. Elle se dégagea sans impatience.

« Putain, quelle ganarre il s'est prise le Jojo hier soir ! Dieu sait dans quel état je vais le trouver ce matin. Comme quoi c'est bien la preuve que tu as une bonne influence sur moi. Fallait bien que je puisse te ramener hein ma choute ?

— La nuit a été courte, tu es sûr que je ne peux pas me recoucher ?

— Pas possible. Tu mettras la clé dans la boîte aux lettres. Et n'oublie pas tes affaires. Le ménage, aquò rai, la femme de ménage s'en occupera, mais elle sera là dans une heure, et si tu n'as pas quitté les lieux elle ne rentrera pas et ça restera dégueu. C'est le contrat entre elle et moi, tu le sais très bien. Personne ici quand elle nettoie. »

Il termina son café tout en se mettant au poignet la montre au petit cadran abondamment rayé qu'il avait retirée d'un pot de la cuisine. Il déposa à la place son Oméga speedmaster, après l'avoir considérée pendant une demi-minute au moins. C'était le cadeau de son grand-père pour son vingtième anniversaire.

Et pourtant, la mort l'avait déjà pris dans ses bras, le pauvre.

« Il doit rester du pain d'hier, tu peux te le faire griller. Je te ferai signe quand je pourrai. Mais pas avant un mois. Au moins. Adiou, ma belle. »

Il ramassa le sac et le blouson, claqua la porte, descendit le large escalier accroché sur des murs en briques roses et sortit du petit immeuble de standing tout neuf de la rue d'Assalit. La Simca 1000 cabossée, qui s'offrait aux regards dans un jaune décoloré où pointait la rouille et un capot gris sale qui n'était pas celui d'origine, était garée sur le côté d'en face. Il se contorsionna afin de coordonner les mouvements à faire simultanément pour réussir à ouvrir le coffre. Comme il n'y avait plus de tapis dans le fond, il jeta son chargement entre le cric et une vieille boîte à outils. Il fit le tour de la voiture en tapant sur les pneus et laissa apparaître une grimace ; toutes les roues sauf une avaient perdu leur enjoliveur, mais ce n'était pas ce qui le tracassait. La porte grinça quand il l'ouvrit et la tôle couina en se gondolant légèrement ; le copain de Jojo avait bâclé la réparation de la carrosserie après le dernier accrochage.

« Moi je suis mécanicien, pas tôlier ! Alors, adresse-toi à Émile. »

C'est tout ce que Bessou avait trouvé à lui dire, en prenant un air dégouté à l'idée qu'on puisse imaginer qu'un type comme lui s'intéressât à ce genre de métier.

Malgré l'humidité dans l'atmosphère, le moteur démarra du premier coup.

C'est quand même un bon mécano. Et Simca, c'est pas pourri comme Peugeot.

Au moment de déboîter, il leva machinalement la tête vers le balcon, mais Martine ne s'y montrait pas. Évidemment.

En moins d'un quart d'heure, il avait rejoint Bonnefoy où il fut rassuré de voir son copain à l'endroit habituel. Il s'arrêta, son passager monta sans un mot et jeta son sac sur le siège arrière.

« Jamais tu dis bonjour en arrivant Bessou ? Et je ne comprends toujours pas pourquoi tu ne veux pas que je passe te prendre devant chez tes parents, ça rime à quoi à ton âge ? La nuit a été bonne ?

— Me fas caga Pistre. Ils croient que je copine avec un mec bien, mes vieux. S'ils voient ton tas de ferraille, ils vont me torturer pour que je cesse de te fréquenter. Et j'ai le crâne comme une pastèque, alors calmos. »

Son voisin rit de bon cœur, mais la conversation n'alla pas plus loin. Bessou se recroquevilla pour pouvoir poser sa tête sur l'arrière du siège et ferma les yeux. Même avec le chauffage à fond, comme la ventilation ne marchait que très relativement, le conducteur devait pendant un long moment essayer régulièrement la condensation sur le pare-brise avec ce qu'il trouvait sous la main, sa manche de pull en dernier recours. *Il faudrait vraiment que je me décide à désentortiller cette putain de ceinture de sécurité, ça me serre horriblement.*

Il fut soulagé quand il aperçut la station-service de l'avenue de Muret. Il vira à droite, remplit le réservoir puis se mit à gonfler les pneus avec application.

« Pourquoi tu t'es arrêté là ? Bessou avait sorti la tête par la fenêtre.

— Je dois surgonfler, les chambres à air perdent tellement que si je ne le fais pas, je risque de trouver tout à plat dans un mois.

— Ton vieux ne veut toujours pas t'acheter une bagnole décente ? Pourtant il serait temps. Tu devrais l'obliger à t'accompagner pendant 100 bornes, attaché sur le siège côté passager, il t'implorerait d'accepter son chèque. Et si tu économisais sur le fric qu'il te donne ? C'est pas une bonne une idée, ça ?

— Boudu, Bessou, tu m'escagasses ! On en a déjà parlé dix fois. Il veut que je le supplie, pour bien me montrer que je ne suis pas capable de gagner assez d'oseille à moi tout seul, et prendre toute la famille, ou ses employés, ou les passants, enfin n'importe qui, à témoin que je suis un bon à rien. Peut toujours rêver le croûton, cette bagnole l'entertera. D'ailleurs, toi tu en réponds sur ta tête. Allez, viens, on va laisser la tire ici et on va s'envoyer un café et une chocolatine au bistrot à côté, on a le

temps. Me faut des clopes aussi. Pas la peine d'arriver en avance à Labartine et de se faire remarquer, surtout avec ta tronche. Ils vont croire que tu sors de taule, t'aurais pu te raser. »

Quand ils reprirent la route dix minutes plus tard, Pistre poussa dans le lecteur l'unique cassette qui n'avait pas disparu du véhicule et trainait encore dans le vide-poche. C'est au son de la Vième de Beethoven qu'ils s'arrêtèrent sur le parking de la base aérienne 401.

Ils se présentèrent au poste de garde. Après avoir vérifié leur ordre d'incorporation, on les envoya sur la place d'armes où un groupe fourni et silencieux attendait déjà. Ils avancèrent sans hâte vers le seul type qui portait une tenue militaire, il contrôla à nouveau leurs papiers et leur dit de se mettre avec les autres.

« Vous savez, on ne veut pas déranger, sergent, commença Noël, jovial. Si vous êtes débordés aujourd'hui, on peut repasser demain.

— Ne fais pas le mariole, et attends, comme les autres.

— C'est qu'il manque horriblement à sa nana. Elle ne supporte pas la vie sans lui, vous comprenez. »

Le sergent ne releva pas, sortit une cigarette, et se remit à faire les cent pas.

« En tout cas, l'ambiance est chaude ici, poursuivit Noël en se tournant vers les jeunes hommes dont seuls quelques-uns parlaient à voix basse, je ne regrette pas d'être venu. Il alluma finalement la Craven A qu'il manipulait depuis plusieurs minutes.

— Parce que tu trouves ça marrant de faire le pied de grue là, toi ? finit par dire un petit gabarit aux cheveux frisés.

— Et tu pensais nous impressionner avec ce numéro ? ajouta son voisin.

— Mais enfin, vous avez tous un balai dans le cul ou quoi ? rétorqua Noël. On est tous venus pour la même raison, et j'ai connu plus excitant, mais si on fait la gueule et qu'on se tire dans les pattes, ça va être pire, vous ne croyez pas ? Moi, c'est Pistre, lui, c'est Bessou. On est tous les deux de Toulouse. Et vous ? »

Ils furent interrompus par un nouvel arrivant, qui annonça d'une voix forte :

« Allez, j'en prends 20 avec moi. Comptez-vous au fur et à mesure que vous vous rangez de ce côté.

— N'oublie pas le brun baraqué, là, et son copain, le blond pas rasé. Ce sont de grandes gueules, le coiffeur les calmera peut-être, et moi j'ai les oreilles fragiles. »

Le caporal Galavielle les emmena d'abord au bâtiment administratif, comme on le lui indiquait dans la procédure qu'on lui avait remise dix minutes plus tôt. Toutes les formalités y étaient accomplies par des appelés peu pressés sous la supervision très incertaine d'un sergent-chef ventru qui s'encadrait de temps à autre dans la porte puis disparaissait d'un air satisfait, sans rien dire, après avoir réussi, malgré le brouhaha, à faire suspendre l'activité et à capter les regards interrogateurs des quatre officiants.

« Y a des femmes ici ? demanda Noël à son interlocuteur de l'autre côté du comptoir.

— Et comment ! répondit-il, en s'appliquant à écrire en lettres majuscules PISTRE NOËL sur un nouveau dossier. Quelques PFAT¹ détachées de Balma. Et des canons, tu peux me croire. Si tu restes assez longtemps, t'en verras peut-être passer une avant de sortir. Mais je ne te le souhaite pas, ça te donnerait juste de quoi baver pendant les classes, héhé ! Il rigola un peu bêtement.

— Vous ne semblez pas trop malheureux en tout cas, et votre gradé n'a pas l'air trop agressif.

— C'est qu'ici c'est la crème de la crème qu'on prend. Partout, ce sont les administratifs qui mènent la barque mon gars, alors on les choisit soigneusement, et après ça roule.

— C'est sûr, on s'en rend compte tout de suite que tout fonctionne bien. Les files d'attente sont organisées, et vous connaissez votre affaire, ça se sent.

N'en fais pas trop quand même, Noël, il va réaliser que tu te fous de lui.

— On est les premiers informés de tout, et à l'armée c'est capital, tu verras. Et dans le service, on a le taux de perm le plus élevé de la base, et moi j'habite à 200 bornes, tu comprends. Allez, zou, laisse la place au suivant, tu fais baisser ma moyenne. »

¹ Personnel féminin de l'Armée de Terre

C'est à l'infirmerie que l'arrêt fut le plus long, car il semblait bien que deux appelés souhaitassent être déclarés inaptes immédiatement et ils utilisaient à cette fin deux stratégies différentes, peu intelligibles pour les non-initiés. L'aspi de service n'aimait pas être bousculé, mais n'avait pas l'intention de trancher. Après avoir tergiversé une bonne heure (*il espère quoi ? Qu'ils vont se fatiguer avant lui ?* Demanda Bessou à la cantonade), il décida de solliciter le médecin-chef qui ne se présenta qu'en fin de matinée. Une fois les dossiers médicaux des autres membres du groupe Galavielle créés et complétés par les poids, taille, notes d'acuité visuelle, questionnaires de santé familiaux remplis et en dernier lieu les observations et le verdict du médecin, on envisagea, sur la suggestion de Bessou, de prendre des paris sur l'issue des entretiens : 0, 1 ou 2 réformés ?

« 10 balles qu'il les déclare tous les deux "bons pour le service", affirma Bessou.

— Tenu, dit quelqu'un dans un coin. Je pense qu'il en vire au moins un.

— Tu es qui toi ? »

On se poussa pour laisser passer un type nettement plus petit que la moyenne, mais visiblement sûr de lui. Il se planta, jambes écartées, mains dans les poches, devant son interlocuteur.

« Hourcastagnou, monseigneur. Natif de l'Ariège, si ça ne vous fait rien.

— Ils t'ont bien accepté, toi et tes 1 mètre zéro deux, tu vois bien qu'ils n'ont aucune chance, les deux bras cassés. »

On rit un peu de la remarque de Bessou, mais personne d'autre ne jugea opportun de risquer son argent, et le caporal Galavielle ne tarda pas à prendre le parti de partir, après en avoir informé un caporal-chef infirmier qu'il semblait connaître. Il leur expliqua qu'il voulait pouvoir profiter de l'ordinaire « avant qu'ils se mettent à donner les os, faute de bidoche », ce qui, d'après lui, n'était pas une blague, mais plutôt une habitude, les jours d'incorporation.

La cantine, vitrée sur tout un côté, était meublée de tables et de chaises de toutes les couleurs. Le libre-service était réduit à sa plus simple expression. On attrapait un plateau sur lequel couverts, entrée et dessert ou fromage étaient déjà présents et on allait faire la queue pour présenter son assiette en espérant avoir la chance de se faire servir un morceau de viande mangeable.

Noël s'installa près de Hourcastagnou. Il se leva pour prendre une baguette de pain dans un grand charriot ; il la déposa sur la table puis versa de l'eau à tous ceux qui l'entouraient.

« Tu viens d'où, précisément, l'Ariégeois ? demanda-t-il.

— Foix.

— Et tu fais quoi ?

— Mon père est importateur Alfa Roméo pour tout le Sud-Ouest. Et je bosse avec lui depuis deux ans.

— Vaow ! On est du même bord alors. Moi je suis mécanicien auto, intervint Bessou qui les avait rejoints. Le meilleur de Toulouse !

— Non, on n'est pas du même bord, coco. Mon père, lui, c'est le patron, et quatre personnes travaillent pour lui. Et un jour ça sera moi le grand manitou. (Et s'adressant à Noël) Et crois-moi, quand ce sera le cas, ça va pulser. Mon paternel ne mérite pas ce qu'il a, il voit tout en petit, mais pas moi. (Il engloutit un énorme morceau d'entrecôte à peine cuit et mâcha énergiquement pendant quelques secondes, avant de se tourner vers Bessou). Toi, t'es un ouvrier, c'est tout.

— Pour l'instant mon bonhomme, pour l'instant... et alors comme ça toi tu imagines les choses en grand hein ? Explique-nous donc un peu.

— Tu n'y connais rien rigolo, je ne vais pas perdre mon temps à discuter avec toi.

— Et pan sur le bec, Bessou ! Tu me plais, Hourcastagnou, dit Noël avec un grand sourire en lui tapant sur l'épaule, j'aime bien les mecs directs qui savent ce qu'ils veulent. »

Surtout s'ils ne supportent pas leur père.

Le bon côté de Galavielle était qu'il suivait scrupuleusement ses consignes, ce qui permit à son groupe — miracle des plannings — de n'avoir pour ainsi dire aucune attente chez le coiffeur, et comme à chaque halte, Noël s'efforça de passer parmi les premiers. L'appelé maigrichon qui lui fit signe de s'asseoir sur le fauteuil assura qu'il était un professionnel de la coupe dans le civil, mais il s'excusa tout de même par avance de ce que pourrait être le résultat « On ne nous donne pas de matériel, vieux, et le peu qu'on a est tellement usé que ça arrache les cheveux autant que ça les coupe, je n'y peux rien ». Particulièrement inquiet par cette entrée en matière, Noël fut finalement plutôt satisfait par la prestation du gringalet.

Il attendit la suite des événements en fumant une cigarette tout en prenant l'air. L'après-midi était fraîche, le soleil du matin n'avait pas tenu ses promesses. Il songea avec étonnement que sa nuit avec Martine, une de ses compagnes par intermittence, lui paraissait déjà loin. Ils s'entendaient bien, elle n'était pas jalouse pour deux sous et détestait autant que lui l'idée de former tous les deux un couple stable, ce qui rendait leurs rapports épisodiques d'une parfaite fluidité. Il se concentra un instant sur les mois à venir. Il n'éprouvait aucun vague à l'âme d'être là, et comptait bien tirer le meilleur parti de la situation, comme de toutes celles dans lesquelles il pouvait se trouver.

Au moins, le vieux ne pourra plus dire « Attends donc de faire ton service, tu vas voir... ».

De vifs éclats de voix le sortirent de sa rêverie. Il reconnut l'organe puissant de Bessou.

« Cet abruti ne veut pas me faire la boule à zéro, qu'est-ce que ça peut lui foutre, hein ? »

— Je ne peux pas sergent, le lieutenant a assuré que le premier qui ferait encore ça irait directement au trou. »

Bessou considérait à la fois avec fureur et désespoir le type qui était planté en face de lui, la tête rentrée dans les épaules, et qui s'efforçait de devenir invisible. L'appelé malingre ne savait comment se comporter devant la colère d'un gars plus grand d'une bonne dizaine de centimètres et aux bras plus gros que ses cuisses.

« Du calme, intervint le sergent, bonhomme, en s'adressant à Bessou. Si tu ne veux pas que je te recommande "spécialement" à l'adjudant-chef Defrenne pour le mois qui vient. Ordre du lieutenant, on ne discute pas. Alors tu laisses ton collègue faire son boulot ou gare aux ennuis. »

Bessou asséna une forte tape à l'arrière du crâne de son coiffeur, qui grimaça sous la douleur, et ajouta à son endroit :

« Face de rat. Si c'est pas parfait, je t'envoie à l'hosto. »

Cette formalité accomplie, on les conduisit dans un grand hangar servant de magasin d'équipements militaires où il semblait que tous les incorporés du jour s'étaient donné rendez-vous. Des caporaux et sergents fourriers distribuaient les paquetages : vêtements, sous-vêtements, chemises et pull bleus, tenue d'été, tenue d'hiver, puis les ceinturons, les guêtres, les brodequins, les treillis et le calot. Quand ils

furent de retour sur la place d'armes où régnait un surprenant désordre, on fit se ranger tous ceux qui se trouvaient là par groupes de 20 et on leur enjoignit de rentrer dans le bâtiment derrière eux, le plus long, les uns après les autres, avec la consigne d'occuper les chambres au fur et à mesure des entrées.

Le caporal-chef Bosc recompta tous ceux qui étaient entrés dans la pièce et, satisfait du résultat, referma la porte de la chambre « Bréguet », la seconde dans le couloir du premier étage, l'isolant ainsi, plus ou moins, du bruit de piétinement qui persista de longues minutes dans le bâtiment sonore. Douze lits étaient alignés, face à face devant lui, mais seuls onze, le sien compris, seraient pris. À la droite de chacun d'eux, une armoire métallique bleue à doubles portes. Entre le premier de ces lits sur la gauche, sur lequel il avait posé ses affaires, et les suivants, un paravent en bois avait été disposé qui était davantage supposé distinguer le statut de l'occupant de cet emplacement de celui des autres que procurer réellement une intimité quelconque supplémentaire.

Ceux qui étaient entrés avaient pris possession des lieux en silence. Assis, debout ou allongés sur les plumards après avoir poussé la literie qui les attendait, empilée sur chaque matelas, et déversé leur paquetage à côté, ils avaient rapidement pris la mesure de l'endroit, jeté un regard sur leurs voisins immédiats puis sur les plus éloignés et maintenant ils dévisageaient Bosc, campé au milieu de la pièce d'un air satisfait. Il restait silencieux, et couvrait des yeux sa chambrée.

« Tu t'appelles comment, caporal-chef ? demanda finalement Noël.

— Mon nom c'est Bosc, je suis de la 74/06 et j'ai été désigné pour être votre chef de section pendant la période de vos classes. Je serai tout le temps avec vous, nuit et jour, je vous accompagnerai partout. Je ne suis pas là pour vous embêter, mais pour vous expliquer et vous aider, vous devez vous adresser à moi, quel que soit votre problème. Mais souvenez-vous que nos sorts sont liés. Si l'adjudant-chef Defrenne, qui a été désigné comme responsable de vos classes, est content de ma section, on s'en trouvera tous bien, mais si c'est le contraire, on trinquera tous.

Ben voilà, il n'est pas muet notre cabot-chef, il suffisait de décoincer son disque

Si je morfle, vous morflerez aussi, et réciproquement. Et c'est vrai pour vous tous. Vaut mieux un solide esprit d'équipe, croyez-moi, je suis passé par là avant vous. Bon, d'abord vous allez vous présenter, vite fait, comme ça on saura qui est qui. Allez, commence, toi (il désigna Noël) t'as l'air de ne pas avoir ta langue dans ta poche, et après on tournera dans le sens des aiguilles d'une montre.

— Noël Pistre. Toulousain. Je pratique le judo en amateur.

— Frédéric Rouquet. Fils de paysan et fier de l'être. Je viens d'un petit village du Gers.

— Damien Ronat. Ex-enfant de troupe, pupille de la nation.

— Daniel Bardoulat. Instituteur, je sors de l'école normale.

— Jean Faury. Futur employé de banque.

— Pierre Hourcastagnou. Ariégeois.

— Jean Ricot. J'ai terminé ma première année de médecine.

— Michel Roques. J'étudie le droit.

— Charles Laffite. Ma famille cultive des fruits dans le Lot-et-Garonne.

— Georges Bessou. Le meilleur mécanicien auto de Toulouse.

— Bon, voilà ce qui va se passer. Vous allez ranger votre paquetage et faire votre lit. Au carré, hein ? Et après, vous vous habillerez. Pendant les classes, votre tenue, ça sera treillis, veste et pantalon, ceinturon, brodequins et guêtres. Pull s'il fait froid. On doit se trouver en bas dans 30 minutes pour une revue de l'adjudant-chef, alors magnez-vous. S'il y en a parmi vous qui ont un problème, ils viennent me voir. Pour mettre les guêtres par exemple. Allez, dépêchez-vous ! »

Frédéric avait réalisé, avec perplexité, que son voisin de gauche, Ronat s'il ne se trompait pas, était déjà présent dans la chambre quand les autres et lui étaient arrivés. Il les attendait, en treillis, allongé sur son lit impeccablement fait, et visiblement son armoire était en ordre. Frédéric reporta la recherche de l'explication à cette situation, et s'affaira, comme tous ses compagnons, pendant que Bosc passait les voir pour noter noms et prénoms sur le cahier réglementaire.

L'adjudant-chef Defrenne n'avait pas une allure très inquiétante. Petit et un peu rond, il n'avait rien de remarquable. Tout au plus portait-il une moustache à la Clark Gable qui donnait parfois à ses mimiques un

air ironique quand il parlait, ce qui était de nature à pouvoir déstabiliser certains de ses interlocuteurs lorsque l'entretien se déroulait assis, les yeux de l'un à la hauteur de ceux de l'autre. Les nouveaux incorporés des neuf chambrées qui étaient rangées autour de lui, dans un garde-à-vous plus ou moins approximatif, se sentaient beaucoup plus curieux qu'inquiets en attendant la rencontre annoncée par les chefs de section, malgré les alertes du caporal-chef Lagarde qui avaient circulé avec une rapidité qui aurait surpris l'émetteur lui-même. Extrêmement nerveux depuis toujours, Defrenne avait pris l'habitude, sur les conseils d'un psychologue de sa première base d'affectation, de se munir en permanence d'une courte cravache qu'il tenait invariablement de la main gauche et faisait claquer sèchement sur sa cuisse avec une régularité étonnante. Avec le temps, il avait pris conscience que cette pratique, tout à fait surprenante pour un militaire de l'armée de l'air, intriguait les hommes de troupe et l'aidait à acquérir de l'ascendant sur eux en compensant avantageusement les inconvénients liés à sa petite taille.

Homme de terrain dans une arme de techniciens, Defrenne avait du goût pour la mission d'un mois qui lui avait été confiée et pour laquelle il s'était porté volontaire. Il croyait à la vocation formatrice du service national, dont les classes constituaient la première étape. Après un rappel au respect du drapeau, il fit référence dans son discours de bienvenue aux nouvelles recrues à ce qu'elles allaient apprendre, découvrir, aimer, aux amitiés qu'elles pourraient nouer, aux satisfactions qu'elles trouveraient dans l'effort physique et aux réalisations collectives auxquelles elles seraient fières de participer et dont elles se souviendraient toute leur vie. Rien sur la discipline, l'obéissance à la hiérarchie, l'observation des consignes, le lever immédiat le matin et le retour impératif à la chambre avant 20 h. Rien sur la tenue qui devrait pourtant rester impeccable et rien sur les punitions qu'on n'hésiterait pas à donner si nécessaire. Tous ces manques évidents lui valurent la désapprobation de tous les chefs de section qui pensèrent avec acrimonie que c'est à eux qu'il allait donc revenir de devoir combler ces lacunes majeures et se charger de l'éducation des nouveaux.

Defrenne se rendit compte que son auditoire, bruyant et remuant au début, était rapidement devenu concentré et attentif et il lut de l'intérêt et de la surprise dans les yeux des quelques jeunes gens qu'il interrogea ensuite sur leur situation et leurs aspirations, tout en surveillant leur comportement. Il remercia mentalement, une fois de plus, sa cravache virevoltante à qui il attribua tout le mérite de la bonne réception de son message.

Le premier retour dans les chambres prit déjà des allures d'habitude, et dans la Bréguet personne n'hésita avant de se diriger vers son lit. Les langues commencèrent à se délier.

« Vous avez vu ? On nous a mis du cirage au fond du tiroir ! Ils sont forts quand même, ils pensent à tout.

— N'oubliez pas de cirer vos pompes tous les jours, c'est la première chose que regardera le juteux chef, dit Bosc.

— Il faut nettoyer aussi la poussière sur le dessus de l'armoire ? Les gradés vont y passer la main, comme dans les films américains ?

— Je vous préviens que le matin il n'y aura de l'eau chaude à la douche que pour les premiers. Alors, ceux qui veulent faire la grasse pendant dix minutes devront se décrasser avec de la flotte froide, reprit le chef de section.

— On est obligé de se laver tous les jours ?

— J'ai apporté un transistor, je peux mettre de la musique caporal ?

— Caporal-chef, Faury ! (Il insista sur "chef".) Normalement tu n'y es pas autorisé, mais si les autres n'ont pas d'objection et si le son n'est pas trop fort, on peut tenter le coup. »

Frédéric se demandait comment interroger Ronat sans paraître indiscret. Mince et de taille moyenne, mais tout en nerfs et en muscles, son voisin était de toute évidence le plus jeune de tous ceux qui se trouvaient là, mais il s'efforçait visiblement de se vieillir et surtout de se donner un air endurci. On remarquait tout de suite les tatouages sur sa joue droite et sur certains de ses doigts des deux mains. Mais Frédéric ne s'y était pas attardé et n'aurait pas su dire ce qu'ils représentaient, d'autant que Ronat ne cessait de s'agiter, et changeait en permanence ses mains de position en jouant avec sa cigarette. Il avait néanmoins noté que les dessins, bien que très simples, étaient grossiers et irréguliers. L'énorme bague en acier que Ronat portait au majeur

gauche était à l'avenant, on y trouvait, en relief, un crâne couvert d'un haut-de-forme et le mot « Skull ».

Il a même adopté la coupe minimum, comme le para à l'entrée de la base.

« T'as une gonzesse ? »

Frédéric sursauta. Il réalisa qu'il s'était perdu dans ses pensées.

« Tu es certain que ça te regarde ? (Il sourit, et après un temps) oui, j'ai une gonzesse, en quoi est-ce que ça t'intéresse ?

— C'est elle qui veut que tu te laisses la moustache ? Ou elle préférerait que tu la rases ? Non, dans ce cas-là, t'en aurais pas, pas vrai ? Tu vas la marier ou c'est juste pour baiser en attendant mieux ? »

Le ton était direct et pouvait paraître insolent. Frédéric inclina, d'instinct, pour un reste de la brusquerie naïve de l'enfance. Il songea à l'un des ses plus jeunes frères, quand il avait demandé à la foire d'Auch « Pourquoi elle est noire la dame, maman ? Elle se lave pas ? »

« T'es plutôt indiscret mon gars, et encore un peu jeune pour poser des questions pareilles aux grandes personnes.

— J'ai 20 ans. On n'a pas tous les jours 20 ans, qu'on dit. Mais je pourrais te foutre une trempe quand même. Tu veux des gosses plus tard ? (courte interruption) Moi j'en aurai pas.

Non, il ne fait pas des clins d'œil. C'est un tic qu'il a à l'œil droit. Nom de Dieu, ça lui remonte le coin de la lèvre jusqu'au nez.

Ça te bouffe la vie les morveux, demande à ma mère, tiens. (il ricana.) Remarque, là où elle est, elle te répondra pas. (il gloussa à nouveau)

— Comment ça se fait que tu étais arrivé ici avant nous ? Tu es arrivé quand sur la base ? »

La question venait de Noël, l'autre voisin de Frédéric, qui s'était rapproché, intrigué, les mains dans les poches, une Craven A aux lèvres. Frédéric se retourna vers lui, puis se leva. Il se sentait mal à l'aise, assis sur le lit, avec la haute stature de ce type tout à côté de lui. Ronat ne semblait pas disposé à répondre, il tripotait sa Gauloise.

Il se ronge les ongles, il a les doigts fins et les paumes humides. C'est un gamin.

« Toi, tu fais du judo alors ? T'as quelle ceinture ? Noire ? T'es baraqué dis donc. Moi j'ai fait du karaté pendant un an, mais ils m'ont viré. Ils ont prétendu que j'avais pas retenu mon coup et j'ai cassé la mâchoire

de l'autre. Il l'avait pas volé, pouvez me croire. C'était un fayot, et il avait bavé que j'avais stocké du jaune dans l'armoire. J'oublie jamais rien, moi. »

Ronat n'avait pas bougé pendant tous ces échanges. Il était toujours allongé sur son lit, les pieds posés sur le tube de l'avant, adossé au traversin plié en deux. Il paraissait se désintéresser de la réponse à sa question et se donnait une contenance en cherchant à s'enlever avec les dents une hypothétique peau morte sur un semblant de cal à la main droite.

C'est une tête à claques, ce gamin. Ou alors, c'est comme ça qu'il est, c'est peut-être naturel chez lui. On ne peut pas savoir.

« Je ne suis encore que ceinture marron, je suis un peu trop souvent absent aux entraînements. »

Pistre avait surtout parlé pour Frédéric et les deux ou trois autres qui écoutaient peut-être distraitement. Ronat l'agaçait prodigieusement, mais l'intriguait plus encore. Il insista.

« Alors, tu es ici depuis quand, et pourquoi ?

— T'as l'habitude qu'on te réponde toi, hein ? (Il y avait maintenant un petit groupe qui l'entourait.)

Comprenez rien ou quoi ? J'étais enfant de troupe. On m'a mis à l'école militaire d'Aix. À la schlague qu'on t'élève là-bas, t'en trouverais plus d'un qu'a pas supporté, mais celui qu'aura ma peau, il est pas né. Les études c'est pas mon fort, alors on m'a sorti de là. J'ai traîné un peu partout avec les biffins, mais finalement le général il a dit qu'il me faisait une fleur et c'est ici que j'ai atterri, il y a deux mois. Dans l'armée de l'air. Chez les glandeurs. Y'a que les pilotes qui sont balèzes sur une base. Rien à foutre si le cabot-chef m'écoute. J'ai une piaule, moi monsieur, une vraie piaule hein ! Là-bas, dans le bâtiment juste en face. Même que mon voisin c'est un serpatte-chef. Mais je suis obligé de rester avec vous pour les classes. Même si ça ne vous plaît pas, les pistonnés, va falloir me supporter. (Il éleva le ton.) Et me gonflez pas hein ? J'en ai rien à foutre de toute façon.

— Ne t'énerve pas coco, personne ne t'en veut ici », l'interrompt Frédéric.

Il s'emporte tout seul. Ou fait semblant, sais pas. Pauvre gamin. Finalement, ce tic, ça donne l'impression qu'il sourit en faisant un clin d'œil comme s'il était en train de te raconter une blague.

« Allez, il faut se transporter à la cantine si vous désirez manger chaud. Le soir le chef est pressé, alors il en prépare toujours trop peu. »

Bosc était intervenu d'une voix forte pour arrêter les conversations.

« Le “chef”, quelle blague ! Un demeuré avec un tablier ferait mieux » maugréa Bessou.

Tous les jeunes appelés se hâtèrent d'avaler l'espèce de cassoulet qui les attendait (pas de canard, mais des haricots à peine cuits baignant dans une épaisse sauce rouge). La nuit était tombée depuis plus d'une heure, la plus grande partie de la place d'Armes se trouvait dans le noir et sans les puissantes lumières jaunes allumées dans les chambres des incorpos, on n'aurait pas distingué le rectangle constitué par les bordures peintes en blanc. Mais l'obscurité accomplissait son office habituel, elle rapprochait les hommes entre eux. Qui aurait pu deviner que ceux qui étaient assis là côte à côte, s'amusant, contre toute attente, de ce qu'ils avaient dans leur assiette, se moquant d'eux-mêmes et de leurs cheveux en épis tout en restant attentifs à ce que disaient les plus anciens, ne se connaissaient pas quelques heures plus tôt et auraient tous préféré être ailleurs ? Les chambres se soudaient déjà les coudes, rivalisaient par plaisanteries interposées, et se promettaient les pires mauvaises blagues en riant.

Ils se croient revenus en colonies de vacances. Il y aura des volontaires ce soir pour une bataille de polochons, ça ne fait pas un pli.

Pour la deuxième fois de la journée, Frédéric calma sa faim avec une énorme portion de fromage de chèvre étalée sur de la baguette caoutchouteuse (les deux éléments étaient disponibles à volonté, semblait-il).

Tous se précipitèrent ensuite vers le foyer. On y accédait par une porte sombre, anciennement peinte en vert sale, percée dans le pignon du bâtiment d'à côté. Elle ne portait pas d'autre indication qu'une plaque à moitié effacée sur laquelle on devinait, en se donnant de la peine, qu'il avait été écrit il y a bien longtemps « Foyer du soldat ».

« On dirait l'entrée d'un des bordels de Foix, dit Hourcastagnou. Si tu te promènes un peu tard le soir, c'est le genre d'endroit que tu choisis pour passer ton envie de pisser ».

Il leur restait une demi-heure avant de devoir regagner la Bréguet.

La pièce était plutôt exiguë, enfumée et bruyante. Elle était bondée et il fallait jouer des coudes pour parvenir jusqu'au comptoir en bois luisant, en contournant habilement les deux babyfoots qui occupaient le milieu, puis savoir attendre pour obtenir une consommation. Ceux qui venaient d'arriver, facilement identifiés grâce à leur treillis, devaient se montrer particulièrement patients, car les barmen n'écoutaient leurs demandes que lorsqu'il n'y avait plus d'homme en tenue bleue à servir. À gauche de l'entrée, un petit compartiment cloisonné dans lequel un soldat assis buvait une bière en lisant une revue, proposait une large variété d'écussons et d'insignes métalliques, à coudre ou à suspendre, pour cols ou boutonnieres. Comme de juste, ceux de la BA401 étaient très divers et en grand nombre, de toutes formes, toutes tailles, tous coloris, et tous prix. Frédéric examina longuement le renard blanc stylisé, rehaussé de traits gris, qui se découpait sur un fond rouge. Il était encadré de deux tours bleues, dessinées au-dessus d'une croix occitane. Un papier manuscrit tout jauni, collé sur la vitre du présentoir, expliquait que cet animal était l'emblème peint sur les avions de l'escadrille Spa84, celle d'Omer Demeuldre, as de la Première Guerre mondiale, qui possédait en 1917 deux renards blancs comme mascotte. Il choisit un insigne rectangulaire aux dimensions modestes, renonçant à acquérir le modèle rehaussé de deux ailes, car il craignait qu'on le prenne à l'extérieur pour quelqu'un qui cherche à se faire passer pour l'un de ceux qui volent, voire pour un pilote.

Il abandonna l'idée d'obtenir un café et s'offrit un petit verre contenant un pruneau baignant dans l'armagnac, plusieurs piles de ces godets côtoyaient en effet sans difficulté apparente les symboles militaires, et le service semblait infiniment plus rapide à cet endroit.

« Alors Rouquet, on boit en suisse ? »

La voix forte avait surpris Frédéric qui se sentit comme pris en faute, l'espace d'un instant. Tout sourire, content de son effet, Noël tenait un café dans sa sous-tasse et essayait de se dégager un bras pour le boire sans risque.

Merde, c'est la deuxième fois que je ne l'entends pas arriver. Et je ne me souviens même pas de son nom.

« C'est pas mauvais, tu devrais goûter. Tu veux que je t'en commande un ?

— C'est bon pour la constipation, mais pour l'instant je n'en ai pas besoin, merci. T'as zieuté le Ronat ? Il se sent comme un poisson dans l'eau ici, il a réussi à se faire offrir le café, et il l'avait bu avant que j'aie obtenu le mien. Il est dégourdi, même s'il n'a pas l'air très futé. Il en a vu, c'est sûr.

— C'est juste un gamin paumé.

— Paumé ? Pas si sûr. »

Il n'y avait rien d'autre à faire là, et Frédéric sortit. Il fut parmi les premiers à regagner la chambre, avant même l'échéance des 8 heures. Une moitié du groupe se présenta avec plus de vingt minutes de retard, et Bosc les assura qu'il n'accepterait pas ça tous les jours.

Laffite proposa une pomme (cueillie du matin dans ses vergers) à la cantonade, et fut surpris de liquider son stock en quelques minutes. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur, finalement satisfait que le produit de ses terres soit si largement apprécié.

Les allers-retours entre la chambre et les lavabos avaient commencé et plusieurs étaient déjà en pyjama.

« Caporal-chef, on devrait prévoir un tour de garde pour cette nuit. Ça craint pour les fesses de se coucher dans les casernes par les temps qui courent. »

Bessou avait parlé d'une voix forte, à un moment de silence général, mais il s'affairait tranquillement devant son armoire, occupé à plier et ranger des chaussettes, sans s'intéresser à quiconque. Tous ceux qui se trouvaient là avaient interrompu leur activité et dirigeaient leur regard vers lui. Bessou semblait ne rien remarquer et se comportait comme s'il avait tenu un propos banal, mais Noël savait que cette décontraction était simulée. Il attendit la suite, comme les autres.

« Qu'est-ce que ça signifie ? Bosc avait l'air déconcerté.

— Ben, il faut dire que je ne connais pas les goûts de tout le monde ici, mais moi je ne voudrais pas qu'il m'arrive la même chose qu'à un appelé de Perpignan.

Il s'était relevé et faisait face maintenant aux visages interloqués.

— C'est-à-dire ? C'est Faury qui venait de parler. Sa voix tremblait un peu.

— Il y a un gars de Perpignan qui s'est fait tabasser et violer à la caserne, enfin c'est ce que disent les journaux. Et il paraît que les brimades sont fréquentes là-bas. »

Roques avait devancé Bessou. Il avait répondu sur un ton neutre, sans acrimonie, comme s'il présentait les nouvelles au journal télévisé.

Il est vraiment au courant de tout ce type.

« C'est arrivé quand ? demanda Hourcastagnou.

— Il y a une quinzaine de jours. On dit qu'ils étaient trois, deux appelés et un haut gradé.

— Salopards. »

Le mot était sorti spontanément de la bouche de Frédéric. Cette fois, c'est lui qui devint l'objet de l'attention de tous. Pistre le regarda, surpris.

« Bon, mais des problèmes, il y en a forcément. Sur le nombre, c'est obligé. Ça ne signifie rien.

Bosc cherche à reprendre le contrôle, normal. Il a cassé l'ambiance Bessou.

— Alors ? Non ? insista Bessou, l'air amusé. Pas de garde ? On peut faire confiance au juteux chef ? Et à notre caporal-chef bien aimé ?

— Ta gueule, intervint Ronat. Le premier qui m'approche, je lui ouvre le bide. Il montra furtivement un couteau mi-long dont la lame était pliée. T'as qu'à faire pareil, et t'arrêtes de nous les gonfler.

— Il est 9 h, signala Bosc. Dans une demi-heure j'éteins. Magnez-vous d'aller aux lavabos. Et évitez les allées et venues pendant la nuit, ce parquet craque, un bruit d'enfer, vous verrez, et la porte grince comme dans un film d'épouvante. Et un conseil d'ancien : cirez vos brodequins le soir, le matin le cirage n'aura pas le temps de sécher et vous en mettrez partout sur votre falzar. »

Le chef de section était content d'avoir pu changer de sujet. Il garda la parole et abreuva ses hommes de recommandations pendant les minutes qui suivirent afin de les faire passer à autre chose.

Roques avait finalement ouvert un épais bouquin, du genre de ceux qui contiennent les cours polycopiés de la fac, et y portait des annotations. Pistre cirait ses chaussures en sifflotant. Bessou s'escrimait encore

devant son armoire. Il n'était jamais satisfait du résultat obtenu, et Faury ne le quittait pas des yeux, paraissant fasciné par ce spectacle incompréhensible pour lui. Hourcastagnou discutait arbres fruitiers avec Laffite. Ronat parcourait une bande dessinée qui trainait sur son lit depuis son arrivée. Il l'approchait à moins de dix centimètres de son visage, et chaque fois que son regard passait d'une image à l'autre, il remuait lentement les lèvres, entièrement concentré sur sa lecture. Frédéric, délaissant le San Antonio qu'il avait emporté, l'observait tout en rangeant son portefeuille, il avait craint un instant d'avoir oublié les deux photos de Janine qu'il avait décidé de conserver sur lui.

Tous s'étaient plongés dans une occupation. On aurait dit qu'ils se préparaient pour une veillée, mais il s'agissait simplement de remplir les quelques minutes qui les séparaient de la fin de leur première journée d'appelé du contingent.

« C'est l'heure, j'éteins. Bonne nuit. »

Noël Pistre ferma les yeux et regretta aussitôt de ne pas pouvoir caresser la peau douce de Martine. Il se promit de lui acheter un petit quelque chose quand il la reverrait. Elle était bien gentille, et elle lui passait bien des choses. Il se demanda si elle avait retrouvé un homme ce soir, et cette pensée l'agaça, car c'était normalement une question qui ne l'effleurait jamais.

Oui, mais d'habitude je ne me couche pas avec les poules, sans poule.

Frédéric Rouquet aurait parié que Janine bossait sur ses cours à cette heure-là. Peut-être même avait-elle invité Sabine à venir travailler avec elle. Si c'était le cas, elles avaient dû dîner avec un reste de soupe. Il ne doutait pas que Janine tournerait ses pensées vers lui en se mettant au lit, mais pas avant minuit, et il en était réconforté. Il savait que c'était une idée qu'il aimait, une fille qui rêve de lui.

« Putaing, ils auraient pu installer des volets, ou alors mettre cette saloperie d'éclairage 3 mètres plus loin »

Et le silence tomba.

La routine s'installa rapidement : lever, petit déjeuner, cours, déjeuner, cours, dîner, foyer, coucher, le tout rythmé par le chef de section avec

une ponctualité toute militaire. Le plus pénible était sans aucun doute le lever à 6 h 30, y compris le dimanche, au son du clairon, et les incontournables douches glacées qui suivaient, même pour les premiers arrivés dans les sanitaires collectifs, dont les radiateurs restaient par ailleurs froids tous les jours. La sonnerie réglementaire n'était pas envoyée par un musicien planté au milieu de la cour aux aurores, comme Frédéric pensait que ce serait le cas, mais par la sono du bâtiment. Ce n'était pas un avantage, car la puissance se réglait et l'ampli vous jetait par terre par les seules vibrations des ondes acoustiques, en tout cas c'était ce qu'affirmait Hourcastagnou, dont le lit se trouvait sous le haut-parleur de la chambre. Il rappela tous les matins du mois de février à Bosc qu'il intenterait un procès à l'armée si son acuité auditive avait baissé en sortant des classes. Il convient cependant de signaler que Laffite fit observer plusieurs fois que chez lui on se levait bien plus tôt en se couchant bien plus tard, « et entre les deux on n'arrête pas de travailler, alors qu'ici on en est loin. »

Dès le second jour, Bosc leur ramena avec une satisfaction empressée un petit badge rectangulaire en plastique dur sur lequel chaque patronyme avait été écrit proprement, et il leur demanda de le porter accroché sur le côté gauche de la veste à l'aide de l'agrafe incorporée. Il leur fit remarquer fièrement que grâce à ses « relations » leurs identités avaient été imprimées en utilisant une pince Dymo, et avec un ruban de 10 mm de large, ce qui n'était pas le cas des autres chambrées. Laffite se plaignit néanmoins que son nom eût été orthographié avec un f et deux t au lieu de l'être avec deux f et un seul t, ce qui lui valut d'être appelé pendant tout le mois par ses compagnons « Laffite avec deux f ». Les « cours », dont le programme hebdomadaire était communiqué chaque lundi midi se partageaient entre des enseignements en salle, généralement donnés par de jeunes officiers ou sous-officiers, et des apprentissages pratiques, dont les plus fréquents étaient le démontage et le remontage de la MAT49 et la marche au pas cadencé, qui s'avéraient plutôt l'apanage des serpillières les plus anciens.

On leur distribua un fin cahier d'une quinzaine de pages et un stylo bille, et le groupe se divisa très vite en deux. Bardoulat, Rouquet, Roques et Ricot commencèrent à noircir de notes le papier mis à leur disposition pendant que les autres le réservèrent aux décomptes des parties de

cartes qui occupèrent progressivement de plus en plus de leur temps disponible.

« C'est un réflexe qui me reste de l'école, répondait Frédéric pour s'excuser. Et puis sinon on s'emmerde tellement, ils répètent dix fois la même chose.

— Si encore ça offrait des avantages à la cantine de consigner ce qu'ils disent, rétorquait Bessou. Mais là... »

Sans illusion sur le sérieux habituel de leur auditoire, la plupart des formateurs remettaient de courts documents ronéotés dont la lisibilité laissait toutefois à désirer, mais la majorité de ces papiers terminaient en cocotes, avions ou directement à la poubelle, au grand dam de Bardoulat.

« Vous aurez l'air malin s'il y a un contrôle et que vous devez réviser !

— Rien à foutre. » Répondait Ronat, qui avait donné son quota de feuilles à Roques et utilisait le Bic, employé comme une sarbacane, pour lancer de minuscules boulettes de mie de pain pendant les exposés des professeurs improvisés.

Les leçons relatives à l'arme nucléaire sont les seules qui parvinrent à capter l'attention de tous et à provoquer des discussions passionnées parmi les élèves. La doctrine de la dissuasion « du faible au fort », que la plupart découvraient, suscita un sentiment de satisfaction assez largement partagé. Presque tous avaient un « gros pays » en aversion (USA et URSS étaient les plus fréquemment nominés dans cette catégorie, mais la Chine connaissait un certain succès) et virent d'un œil bienveillant un arsenal permettant de le tenir à distance « au cas où ». De plus, ceux qui étaient les plus intéressés par la physique ne furent pas mécontents de comprendre le fonctionnement d'une bombe atomique. Plusieurs restèrent pensifs et perplexes devant la « multiplication des neutrons », tout en ne parvenant pas toujours à conserver les idées bien claires et à distinguer nettement la fission, qui « allume » la bombe, de la fusion, qui cause la déflagration nucléaire elle-même. Le cours le moins prisé sur ce thème resta logiquement celui décrivant dans le détail les différentes phases de l'explosion et des dégâts (souffle, chaleur, radiations) qu'elle provoque. Heureusement, il fut immédiatement suivi par celui relatif aux moyens de se protéger, qui rencontrait systématiquement un grand succès. Il fallut tout le savoir-

faire des instructeurs pour réussir à choisir, sans déclencher une émeute, les deux cobayes qui passeraient une tenue NBC² pour montrer aux autres ce qu'il convenait de faire et de ne pas faire s'il devenait nécessaire de s'en servir. Pistre fut de ceux-là et suggéra, à l'avenir, de saupoudrer la tenue, une fois enfilée, d'une couche de farine fine afin de simuler les poussières radioactives et de tester la capacité du porteur à se déshabiller sans se contaminer.

« Pourquoi on ne nous donne pas une tenue NeBougepastonCul dans notre barda demanda Bessou ?

— Tu ne saurais même pas distinguer l'entrée pour ta tête de celle pour tes fesses, répondit Hourcastagnou, qui avait été désigné pour accompagner Noël dans la démonstration.

— Parce qu'on a la consigne de NepasBrusquerlesCons, intervint le sergent-chef en repliant le matériel. Vous fatiguez pas, je les connais toutes. Cinq ans que je vends ma soupe à des morveux comme vous.

— Eh ! ça fait plus de dix minutes que le cours est fini, s'inquiéta Bosc. C'est l'heure de la bouffe ! »

La fin de la première semaine fut célébrée comme il se doit. Ils burent tous ensemble une bière le vendredi soir, en chantant une chanson paillarde au foyer, où ceux de la 75/02 n'étaient plus guère impressionnés par les bidasses qui les avaient précédés. Il faut dire aussi que les « tenues bleues » restaient rares, il n'y avait en effet pas grand monde qui passait les nuits des weekends sur la base sans être de service.

Pour tous ceux qui n'avaient pas d'autre choix que d'être là, le samedi était le jour du sport « optionnel », par opposition aux séances obligatoires de la semaine, et les chefs des sections d'appelés en train de suivre leurs classes se partageaient traditionnellement des créneaux horaires de présence, tirés au sort, pour leurs ouailles, dans toutes les installations prévues pour des activités collectives : foot, volley, basket. Le reste des équipements était laissé en accès libre et des groupes s'organisaient un peu partout sous le contrôle du sergent responsable des infrastructures sportives.

² Nucléaire Biologique Chimique

À la grande surprise de celui-ci, plusieurs jeunes, dont Noël et Bessou, avaient amené leurs tenues de judokas et il dut improviser un coin « judo » dans un angle de la salle. En l'absence de tatami, il proposa aux amateurs d'utiliser les matériels normalement dédiés à la gymnastique, et de diriger un entraînement. Ricot, désœuvré, se joignit au petit groupe (« Je serai le staff médical à moi tout seul »), et donna la main pour transporter les tapis de sol depuis la remise. Le plus grand nombre d'entre eux était très usagé, mais trois étaient flambant neufs, d'un étrange rouge vif, barrés sur un coin d'un étroit bandeau textile où on pouvait lire « NOËL SPORT » qui se détachait en lettres noires sur fond blanc. Ricot se plongea dans une intense réflexion pendant un instant puis il se tourna vers Bessou, et demanda à mi-voix :

« Eh ! Dis-moi Bessou, Pistre s'appelle bien Noël, non ? C'est pas si fréquent comme nom. Ça serait marrant s'il avait quelque chose à voir avec "Noël Sport" pas vrai ?

— Tu ne crois pas si bien dire, mon pote, répondit Bessou, après un moment d'hésitation. C'est le magasin de son paternel à Toulouse. "Noël Sport", c'est Noël Pistre père. Allez, laisse tomber et pousse-toi, tu n'es même pas fichu d'installer correctement des tapis.

— Oh con ! (il réfléchit), mais alors, lui c'est Noël Pistre junior. Comme chez les Américains, dis donc. Junior ! (Il savourait sa trouvaille). Comme les Américains. Macarel, si je m'attendais. Quand la chambrée va savoir ça, il est bon pour une tournée générale, le junior.

Et pour s'adresser à Pistre qui arrivait des vestiaires, vêtu de son judogi, il prit un ton rigolard.

— Mais dis donc, t'es un petit cachotier, toi, hein ? (Clin d'œil à ses voisins) Junior ! »

Pistre lui tournait le dos quand Ricot, prêt à éclater de rire, prononça ce « Junior » triomphant et un peu railleur. Noël se retourna vivement et saisit violemment son interpellateur de ses deux mains puissantes par le col de son survêtement. Il le poussa et le plaqua en un éclair contre la paroi en verre de la salle, pourtant distante de près de trois mètres. Le rictus qui lui déformait le visage terrifia Ricot qui voulut hurler, mais put à peine articuler quelques mots.

« Mais lâche-moi, t'es malade, laisse-moi donc.

— Alors, ferme ta gueule. Personne ne m'appelle comme ça, t'as compris ? Personne. Si je t'entends le répéter, je te démolis le portrait. »

L'adjudant-chef Defrenne se montra de manière inattendue en tout début d'après-midi, au moment où un peu de nostalgie traversait la Bréguet. Chacun commençait à se dire qu'il ne serait pas simple d'occuper le temps qui restait jusqu'au lendemain soir, alors qu'il ne s'agissait encore que du premier weekend ! « Je ne fais que passer, lança-t-il, arrêtant d'un geste Bosc qui s'apprêtait à lancer un tonitruant "Garde à vous !" Ne bougez-pas, je vérifie que vous n'avez besoin de rien ». Il parcourut la pièce du regard et, apparemment satisfait, referma doucement la porte.

« Tu parles qu'il veut savoir si on n'a besoin de rien » ronchonna Ronat. Il avait entrepris de relire pour la deuxième fois son « Pif gadget », mais changea brusquement d'avis. Il se leva et s'approcha de Noël qui venait de se pencher sur les mots croisés de La Dépêche qui faisaient le tour de la chambre après l'abandon de la page correspondante par Bosc. Frédéric observait la scène.

« Tu veux quoi, la pupille de la nation ? Noël n'avait pas quitté des yeux le journal.

— Il paraît qu'on va nous donner nos clopes lundi. Tu me fileras les tiennes, Pistre ? T'en as rien à carrer des Troupes, tu fumes des blondes.

— Mais je croyais que Rouquet te laissait déjà les siennes.

— Ben oui, il fume pas. Mais c'est pas tes oignons.

— T'envisages un trafic alors ? Tu me donnes quoi en échange ?

— Tu te fous de moi ? Tu sais très bien que je n'ai pas un radis. Tu t'achètes des sèches de richard et tu veux me pomper de l'oseille ? T'es qu'un fils de pute !

Il pèse quinze kilos de moins que Pistre, et il n'a pas la moitié de sa carrure. Il a du culot quand même ce gamin. Qu'est-ce qu'on lui a fait pour qu'il soit si hargneux ?

— Surveille ton langage si tu tiens à rester en un seul morceau, Ronat. T'es têtue hein ? (Pistre gloussa de bon cœur.) Ben si tu n'as pas de thunes, tu pourrais me cirer les pompes tous les soirs, moi j'ai horreur de ça, susurra-t-il d'un air malicieux.

— Bon ça va Pistre, dis-lui oui ou non, et arrête de jouer au chat et à la souris, intervint Frédéric.

— Oh ! Oh ! Rouquet, défenseur de l'orphelin, voyez-vous ça ! En dépit du ton gouailleur, Noël avait pris un regard sévère pour toiser son voisin de lit. Puis il se détendit.

— Mais oui ! c'est d'accord ! concéda-t-il. Allez, tu sais que je t'aime bien, Damien. » Et il éclata de rire.

L'atmosphère, qui s'était progressivement tendue pendant l'échange, redevint bon enfant. Pistre se pencha à nouveau sur sa grille, Roques se remit à annoter son bouquin et plusieurs conversations, qui s'étaient interrompues, reprirent. Ronat avait allumé une gauloise, et fumait, le cul par terre, le dos contre son armoire, sa BD près de lui. Pensif, il semblait abattu.

« Tu viens d'où ? demanda Frédéric, en s'asseyant sur le lit.

— J'suis né à Aix. C'est là qu'habitaient les parents de ma mère. Des salauds qui l'avaient balancée parce qu'ils pouvaient pas voir mon père.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta mère ?

— Elle a clamsé en 69, au mois d'août. Elle a pas supporté que je me fasse virer du lycée militaire. Ils m'ont expliqué qu'elle a eu un infractus, mais le colon d'Aix, en m'annonçant qu'elle avait passé l'arme à gauche me l'a répété dix fois : “on ne meurt pas d'un infractus à 40 ans, c'est toi qu'as tué ta mère avec tes conneries”. La tête basse, il chuchotait presque tout en essayant pourtant d'imiter son colonel.

— Qu'est-ce que t'avais fait pour qu'il dise ça ?

— Ça te regarde à toi ? Je te demande une photo du cul de ta gonzesse moi ? »

Le ton était brusquement monté. Ronat avait relevé la tête, cherchant à savoir qui écoutait. Sa grimace, hors de tout contrôle, agitait violemment son visage. Frédéric se rapprocha encore, désireux d'établir une intimité.

« Et ton père, il est mort quand ?

— En 1954, 8 mois avant ma naissance.

Il a besoin de parler, mais en même temps il se méfie de tout et de tout le monde.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il faisait partie du 1^o BEP. Tu sais pas ce que c'est, hein ? C'est les paras de la légion, les meilleurs, les plus courageux. Il se battait en Indochine, mon père. Il est rentré en France en janvier 54, après une blessure, et il a absolument voulu repartir là-bas une fois guéri, pour ne pas abandonner ses copains. On l'a ramené à Diên Biên Phu avec le dernier avion qui a pu atterrir pour récupérer des blessés. C'était le 19 mars 54. Il a été tué 3 semaines après, le 7 mai. »

Sa voix s'était comme éteinte.

Comment peut-on être touché à ce point-là par un père qu'on n'a jamais connu ?

« C'était un C47, l'avion. »

Le début de la semaine suivante fut euphorique. Le lundi apporta les cigarettes, le mardi amena le paiement de la première solde et l'après-midi du mercredi se termina exceptionnellement à 16 h en raison de l'impossibilité, annoncée à la dernière minute, pour l'infirmerie, d'honorer le rendez-vous pour la première séance de vaccination. Un peu après 16 h 45, Noël dit un mot en privé à Bosc et sortit discrètement. Il se dirigea vers le bâtiment administratif qu'il retrouva sans difficulté. Après avoir tenté, sans succès, de deviner ce qui se passait à l'intérieur en jetant un regard par les fenêtres, il prit le parti d'attendre, adossé au hangar d'en face, les yeux mi-clos, cherchant sans y parvenir à capter les ultimes rayons de soleil d'une journée froide. Il se mit à fumer une cigarette sans cesser de surveiller les entrées et sorties, nombreuses en cette fin d'après-midi. Une heure s'écoula et il était près de 18 h, l'heure limite qui lui avait été fixée par son chef de section, quand il vit enfin jaillir du BA celui qui l'intéressait.

« Eh ! Oh ! On peut se parler s'il te plaît ? Noël le rattrapa en marchant à grands pas.

— Je te connais ? »

Le jeune caporal s'était arrêté et dévisageait Pistre. Plus petit que son interlocuteur, il avait des cheveux blonds et des traits poupin et avenant. Il se tenait très droit, le dos en tension, et on s'attendait à chaque instant à ce qu'il se dresse sur la pointe des pieds.

« Pas vraiment. Enfin moi je t'ai vu quand on a fait l'incorporation, mais on ne s'est pas parlé.

— Et qu'est-ce que tu veux ?

— Savoir si le service administratif est aussi bien qu'on l'affirme, et si tu peux m'aider à y aller.

— Rien que ça ! Tu n'as pas encore appris à lire les grades visiblement, moi je suis caporal, pas capitaine. Ça commence pareil, mais ça n'a rien à voir, répondit-il en souriant.

Il croit avoir le sens de l'humour, mais je parierais que c'est un brave type.

— Et d'ailleurs, pourquoi viens-tu me demander ça à moi ? ajouta-t-il, intrigué.

— Quand on est passés là, je vous ai observés, toi et tes collègues, et t'avais l'apparence d'un mec raisonnable. Je n'ai vu personne d'autre qui m'avait l'air d'un pro. On avait l'impression que t'étais le seul à bosser effectivement, en vérité. Moi, j'aime les types sérieux dans leur boulot, et je me fie à eux. »

Le petit blondinet réfléchit à ce qu'il venait d'entendre, tout en dévisageant Noël.

Là, il essaie de voir si je le pense vraiment ou si je me paie sa tête. Il devrait mordre à cet hameçon.

« Bon, et alors ?

— Ben, à toi de me répondre. Je me suis trompé ? Tu ne te trouves pas plus sérieux que ça ? C'est comment le boulot au SA ?

— Dans le civil, je suis employé de banque, il faut être fiable, comme dit mon patron, et organisé, tu peux me croire. Je ne crains personne sur ce terrain-là, et c'est pour ça que mon poste m'attend, bien au chaud, et que je le retrouverai quand j'aurai terminé mon année. Ben, le service du personnel c'est la planque, mon vieux, même si tu t'appliques dans ton boulot. Mais c'est l'endroit le plus demandé de la base, alors si tu n'as pas le profil minimum et une connaissance dans la place qui a l'oreille du lieutenant, tu n'as aucune chance.

(Il examina à nouveau Pistre, avant d'ajouter)

Et assez souvent, la deuxième condition s'avère la plus importante, parce qu'il a trois fois plus de candidats recommandés qu'il ne peut en accepter, le lieutenant.

— Ouais, mais maintenant j'en ai trouvé une de connaissance dans la citadelle, non ? Et mon petit doigt me dit qu'un gars intelligent et

sérieux comme toi sait comment s'y prendre avec son lieu. Moi, de mon côté, je ne suis pas du genre à oublier les services qu'on me rend, un service en vaut un autre. Je m'appelle Pistre, Noël Pistre. T'habites Toulouse ?

— Non, Carmaux.

— “Noël Sport” c'est le plus grand magasin de sport de Toulouse. Renseigne-toi, tu verras que je ne raconte pas d'histoire. Il appartient à mon père, tu peux vérifier ça aussi.

— Je me rencarderai, ne t'inquiète pas. Et toi, tu fais quoi ?

— J'ai terminé ma première année de droit. Je ne suis sûrement pas une pointure comme toi en matière d'organisation, mais je ne suis pas un rigolo. C'est comment ton nom ?

— Amiel. Oui, ça pourrait peut-être coller, conclut-il en ayant l'air de réfléchir. Mais je ne te promets rien.

— Moi, c'est Pistre hein, Pistre, tu te rappelleras ? »

Ils passèrent le reste de la semaine, samedi après-midi inclus, à marcher au pas, c'est du moins l'impression que Frédéric eut. Un premier défilé général devant Defrenne avait tourné au désastre, d'après Bosc, et le sergent-chef Abadie, qui s'était fait houspiller, avait consciencieusement retransmis l'admonestation à tous les chefs de section. Ils disposaient de trois jours pour rectifier les choses et chacun avait bien compris que la seule stratégie connue pour atteindre cet objectif tenait en trois mots : pratiquer, pratiquer, et encore pratiquer. À défaut de garantir la réussite, elle avait pour mérite de montrer au serpatte-chef qu'ils s'étaient engagés à fond.

« Ah ! Rouquet et Ronat, vous me semblez déjà prêts, c'est parfait, ça sera très bien. Il faut que vous alliez à la cuisine jusqu'à 15 h. Deux aides ne se sont pas présentés ce matin, le chef a demandé du renfort, alors vous allez y courir et leur donner un coup de main. Magnez-vous ! zou, partez tout de suite. »

Bosc avait l'air soulagé d'avoir trouvé aussi rapidement le personnel recherché, et il les poussa dans le dos quand ils sortirent, les pressant de la voix et du geste.